Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 61 (1923)
Heft: 13

Artikel: Pourquoi représenter la Suisse par une femme laide ?
Autor: Marcel, André
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-217881

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 29.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

ENTRE NOUS, VOISINE

ENTENDEZ-VOUS les claires fanfares, voisine ? Il y a le sifflet du merle et la flûte du pinson ; le cri vainqueur de l'alouette répond au doux appel du rossignol ; les rouges-gorges et les fauvettes gazouillent en duo et les moineaux bavards, à tue-tête, à voix pleine ont entonné l'hymne au Printemps.

Car c'est le Printemps qui passe, Voisine, présentez armes ! le balai, l'époussoir et la tête de loup !

Pour lui faire honneur, les oiseaux chantent au jardin, mais dans la maison, toutes fenêtres ouvertes, la bonne ménagère que vous êtes nettoie du haut en bas. Sous l'eau savonneuse qui les inonde, les planchers blanchissent, le frottoir fait reluire les parquets, les cuivres mirent l'or et les rideaux blancs, frais lavés, palpitent dans la lumière ! Après quoi le logis clair et net sentira bon la joie de vivre, car, en femme avisée, Voisine, vous avez fait « à fond » la grande revue printanière, passant le plumeau à l'intérieur et à l'extérieur, vous occupant des habitants de la maison comme de la maison même. Et c'est cela, voyez-vous, qui est excellent. Secouer la poussière des gens après celle des choses, mettre les consciences au point, aérer les esprits, préparer le cœur au renouveau, ainsi qu'un bon jardinier taille et soigne ses rosiers pour qu'ils bénéficient de la sève nouvelle et donnent de plus belles fleurs.

On vous a souvent nommée, Voisine, « l'âme de la maison ». Et cela est vrai. Mais sous l'éloge il y a la responsabilité qu'il crée. Vous êtes responsable des précieuses qualités qu'on vous reconnut un jour. Toute défaillance, désormais, serait coupable. On compte sur vous, sur votre vigilance, sur votre bonté et votre esprit alerte.

Noblesse oblige ! Demeurez fidèle au poste, Voisine : musique en tête, et, tout empanaché de lilas, voici le Printemps qui passe !

L'Effeuilleuse.

LE VOISIN INTERVIENT

(A Marie, Sylvabelle et Cie.)

Jadis, ne vous en déplaise,
On pouvait vivre encor heureux
Et dormir tout à son aise
Dans mon logis silencieux.
Maintenant, on se querelle,
A côté, chez notre voisin ;
C'est Arthur et Sylvabelle
Se disputant soir et matin.

Jadis, les mots les plus tendres,
Entr'eux étaient échangés ;
Quel plaisir de les entendre ;
Mais hélas ! tout est changé.
Maintenant, si Monsieur grogne,
Il a pleinement raison ;
Car, Madame, sans vergogne,
L'agonise sur le balcon.

Jadis, l'été, de ma fenêtre,
J'entendais de douces chansons ;
Mes voisins chantaient leur bien-être ;
Leurs cœurs vibraient à l'unisson.
Maintenant, lorsqu'Arthur arrive,
Il n'a pas ôté son chapeau
Que Sylvabelle l'invective :
Tu es en retard de nouveau !

Jadis, ils faisaient quelquefois
De charmants repas de famille,
Madame y présidait, ma foi,
De la façon la plus gentille.
Maintenant, mon pauvre voisin
N'a que sa femme qui crie,
Car, pour faire plus de potin,
Elle s'adjoint sa sœur Marie.

Jadis, Arthur, avec esprit,
Aurait allongé quelque rime ;
Maintenant, Sylvabelle écrit
Des vers, ce n'est pas un crime.
Mais que fait donc votre mari
Oh ! charmante Sylvabelle ?
Le pauvre ! Je fais le pari
Qu'il doit relaver la vaisselle.

Jadis, Madame, avec amour
Se surpassait à la cuisine ;
Elle aurait passé nuit et jour
A faire gâteaux ou pralines.
Maintenant, de trois comités,
Rogue, elle dit : Tiens, vieille bringue,
Tu souperas avec du thé,
Ce hareng et cette meringue.

Jadis je ne me mêlais point
Des affaires du voisinage ;
Je restais tranquille en mon coin,
Assez heureux dans mon ménage.
Maintenant, c'est bien différent ;
Pour l'ami Arthur, que j'estime,
J'interviendrai de temps en temps,
Désirant prévenir un crime.

Jadis, j'eus sermonné l'intrus
S'attaquant au sexe charmant ;
Je l'eus traité de malotru ;
Maintenant, je vois autrement.
Les dames font une offensive,
On veut nous aplatir... Bon sang !
Allons, Messieurs ! Debout ! Qui vive !
Il s'agit de serrer les rangs !

Pierre OZAIRE.

Le comestible le meilleur marché,

deux fois plus substantiel que les œufs et la viande, et proportionnellent deux fois moins cher, est le CACAO — TOBLER — en paquets plombés. **Prix fortement réduit à 25 centimes** les **100 grammes** (1/4 de livre).

POURQUOI REPRÉSENTER LA SUISSE PAR UNE FEMME LAIDE?

Mesdames, Mesdemoiselles, Messieurs,

Contrairement aux orateurs habituels, je serai franc : Si je monte à cette tribune, ce n'est point pour le bonheur du pays, mais dans le but de m'attirer des louanges de la foule, des félicitations de mes amis et des éloges dans les journaux. C'est aussi pour respirer plus librement : j'étouffais au milieu de la cohue ; ici personne ne me marchera sur les pieds, je ne souffrirai pas de la chaleur. Puis, j'ai appris que l'on avait remplacé par un verre de vin blanc le traditionnel verre d'eau sucrée, cela ne pouvait me laisser indifférent. Je devais parler. Je parle. Je bois à votre santé. Vive la Confédération !

Le désir de défendre l'art moderne des attaques injustes dont on l'accable, me pousse, en dernier lieu, à entreprendre la présente improvisation que je prépare depuis des mois. Après la désopilante conférence de Cannes, après la circonférence de Gênes au cercle vicieux, il semble opportun de tenir enfin des propos sérieux. Je commence donc ; prêtez l'oreille aux accents émus d'un cœur pieux.

Mesdames, Mesdemoiselles, Messieurs, en matière artistique, le public est un monstre sans entrailles et sans intelligence : il se moque de tout, il ne comprend rien ; en peinture, par exemple, il montre une décevante ignorance ; il déplore l'abandon du pinceau et n'admet pas que le peintre se serve de la manche de son habit pour étendre les couleurs sur la toile ; le comble : il désirerait connaître ce que représente un tableau sans avoir toujours recours au catalogue. Des désirs aussi oiseux méritent comme réponse le silence du mépris. Durant l'exposition des beaux-arts à Genève, le public se conduisit en véritable gamin : il riait, mesdames, mesdemoiselles et messieurs ! Il riait ! Ah ! tu riais ! Malheureux ! Ne devinais-tu pas l'indignité de ta conduite ? Ignorais-tu donc combien une œuvre coûte à l'artiste de travail, de fatigue et souvent de souffrance ? Dans l'ombre de sa chambre close, entre quatre murs tristes et nus, l'artiste se désespère quand l'inspiration tarde à venir ; il se révolte de se sentir impuissant à exprimer ses idées tumultueuses, ses sensations et ses sentiments intimes. Il pleure. Son œuvre est faite de larmes et de sang ; les critiques l'ont répété et ce n'est point une métaphore : le peintre trempe vraiment la manche de son paletot dans une mixture de sang de porc et de larmes de crocodile, puis, en toussant, en se mouchant, en sanglotant, il promène cette manche sur la toile, patiemment, longuement, douloureusement. Ah ! tu riais, insensé ! En contemplant ce rouge des tableaux, songeais-tu aux infortunés cochons grâce auxquels la toile avait perdu sa blancheur immaculée ? Y songeais-tu ?

Cette incompréhensibilité, pour le vulgaire, des arts modernes, se manifeste partout. Voici, à ce sujet, un cas suggestif :

On a érigé sur la place Saint-François, à Lausanne, un magnifique monument en l'honneur des soldats morts pour la patrie. Le morceau, taillé superbement, est orné, de chaque côté, d'une femme. Les noms des soldats ont été couchés sur un parchemin déposé au sein même de l'édifice grandiose. Eh bien ! Vous me croirez si vous le voulez : le public a critiqué et il murmure encore à l'heure actuelle. L'ensemble de l'auguste monument lui paraît massif, dépourvu d'élégance, puis il estime que les noms des soldats se liraient plus facilement s'ils étaient gravés sur la pierre, à l'extérieur, au lieu d'être enfermés à l'intérieur ; enfin, il reproche au sculpteur d'avoir figuré la Suisse par une femme laide. « La Suisse, s'écrie-t-il, nous l'exigeons symbolisée par une belle personne, car nous l'aimons! » Verbiage ! mesdames, mesdemoiselles et messieurs, verbiage ! Le peuple avant de s'indigner gagnerait à réfléchir comme j'ai réfléchi moi-même, il comprendrait alors comme j'ai compris.

Je me suis placé debout devant l'imposant édifice. Je l'ai fixé en me tenant le menton. J'ai raisonné :

Il n'y a pas à le nier, ai-je pensé, cette femme est laide, c'est un fait incontestable. Cette femme serait vivante : personne ne la regarderait. On la dirait de fort méchante humeur ; sans doute vient-elle de perdre son parapluie. Dans tous les cas elle ne possède rien d'une créature avenante, sapristi ! Elle a un peu la tête d'Arthur, le garçon d'écurie de mon cousin Marc (ne pas confondre avec Marc représenté sur le vitrail Poncet). Tiens : elle ne porte pas d'alliance au doigt ! cela ne m'étonne guère. Ses ongles sont propres ; ce sont des ongles de lessiveuse, probablement. Si elle savait danser, je l'inviterais pour rire, elle semble avoir les pieds plats. Elle a toujours l'air de vouloir vous tirer la langue, elle doit être très mal élevée, cette vieille demoiselle ! Mais pourquoi, diable, l'artiste nous montre-t-il la Suisse sous un pareil aspect ? L'artiste est un être intelligent : il n'a pas agi sans but. Quel est ce but ? Cherchons. Et j'ai cherché pendant quarante minutes, et j'ai trouvé la pensée profonde et juste du sculpteur. J'en ai conclu qu'il ne fallait point se hâter de critiquer les artistes, ni se moquer d'eux, leurs œuvres renferment toujours une signification, il nous importe de la découvrir et de la faire connaître à l'artiste lui-même, s'il l'ignore.

Je ne suis pas égoïste, mesdames, mesdemoiselles et messieurs, je veux vous soumettre ma découverte, vous en profiterez :

Si le sculpteur a représenté la Suisse par une femme sans grâce, austère, rigide, vilaine à souhait, c'est pour mieux nous faire saisir pourquoi la Suisse demeure neutre en dépit de tout, pourquoi personne ne concevra jamais le désir de la violer. J'ai dit.

André Marcel.